

CAP-VERT
BATUCO DE L'ÎLE DE SANTIAGO
Batucadeiras de Rincon



CAPE-VERDE
BATUCO FROM SANTIAGO ISLAND
Batucadeiras de Rincon

Cap-Vert

BATUCO DE L'ÎLE DE SANTIAGO

Batucadeiras de Rincon

Batucadeiras ou *batuco*, selon la prononciation de certains villages, viendrait d'un terme de l'Afrique de l'ouest *ba-tuk* qui signifie frapper. Au Cap-Vert, et particulièrement dans l'île de Santiago, le *batuco* est exécuté surtout par des femmes. Les *batucadeiras* enregistrées dans ce disque lors du 7^e Festival de l'Imaginaire à Paris ont été rencontrées à Assomada, après le marché du samedi ; elles viennent de Rincon, un village de pêcheurs de la côte nord-ouest de l'île de Santiago. Les femmes, marchandes de poisson et fières commères, invitent parfois un homme ou deux à se joindre à leur groupe, soit parce qu'elles reconnaissent leurs talents de percussionnistes et de chanteurs, soit par provocation. Un *batuco*, moment musical mais aussi véritable théâtre d'interpellation, peut commencer sous n'importe quel prétexte : une pêche abondante, une bonne vente de pois-

son, l'anniversaire d'une des femmes, le retour du Portugal d'un homme du village, un mariage, un deuil ou simplement une soirée un peu chaude où le ton de la conversation monte sous la lune. Ancienne colonie portugaise, le Cap-Vert cultive la revendication sous l'aspect de la nonchalance souriante de ses habitants.

Deux objets restent indispensables au déroulement d'un *batuco* ; le *pano* et la *mandunga*. Le *pano*, une bande de coton teinte à l'indigo et ornée de motifs tissés en fil bleu, portée autour des hanches au moment de la danse, sert à souligner certains mouvements qui déclenchent des cris et des approbations. La *mandunga* (oreiller) est un instrument à percussion composé d'une boule de chiffons serrés, enveloppés dans un tissu ou dans une poche en plastique. Une fois assises sur des chaises, les femmes calent la

Collection fondée par Françoise Gründ et dirigée par Pierre Bois

Enregistré les 18 et 19 mars 2003 à la Maison des Cultures du Monde dans le cadre du 7^e Festival de l'Imaginaire. Notice originale et illustrations de couverture, **Françoise Gründ**. Traduction française des chants, **Higino Fernandes**. Traduction anglaise, **Frank Kane**. Prise de son, prémastérisation, réalisation, **Pierre Bois**. © et © 2003 Maison des Cultures du Monde.

INEDIT est une marque déposée de la Maison des Cultures du Monde (direction, Chérif Khaznadar).

mandunga entre leurs cuisses et commencent à frapper avec vigueur, du plat de leurs mains. Vêtues presque toutes de la même façon, elles semblent porter un uniforme : une jupe sombre plus ou moins longue mais toujours ample, prestement relevée au-dessus des genoux, une blouse d'étoffe blanche plissée, volantée ou brodée selon l'état de leur maigre fortune et sur la tête, un foulard de coton blanc. Parfois des boucles d'oreilles étincelantes jettent un éclat doré sur leur peau noire. Depuis des siècles, pour se rendre à l'église, au marché ou à un *batuco*, elles « s'habillent », adoptant en partie, le vêtement des femmes portugaises, souvent elles-mêmes, épouses de pêcheurs.

Trois éléments indissociables composent le *batuco* : le rythme, le chant et la danse. Le rythme peut ralentir et devenir lancinant si le morceau exécuté est destiné à des funérailles ou à l'anniversaire d'une mort. En revanche, pour un mariage ou pour une fête, il se fait vif et joyeux. Au signal de l'une d'elles, les femmes frappent un rythme énergique, la *chabeta*, qui commence, en général, les séances. La structure rythmique du *batuco* est fondamentalement ternaire ; cependant, dans leur réalisation, les formules battues sur les *mandunga* se transforment assez souvent en séries binaires ou en séries binaires et ternaires alternées (hémiole), un phénomène que l'on rencontre certes couramment dans les musiques africaines mais qui n'est pas non plus étranger aux traditions européennes.

♩. = 90

réalisation ternaire

réalisation binaire



Le chant, en créole capverdien avec des tournures propres à chaque localité, toujours entonné par une soliste, est repris par les percussionnistes qui forment aussi le chœur. Avec ses nombreux intervalles disjoints, il présente des couleurs sonores encore bien africaines. La soliste, la *badiu* (du mot *vadiu* : vagabond), une véritable mémoire de village, témoigne en général d'une forte personnalité, mais peut, au sein d'un même groupe, partager son « pouvoir » avec une seconde soliste. Elle répète et fixe par son chant les faits marquants et les dates, la plupart des poissonnières étant analphabètes. Elle chante d'une voix forte et tendue, en traînant certaines phrases, des paroles qui surprennent ou déclenchent le rire. Au cours d'une séance de *batuco*, les femmes exécutent un *finason*. Il s'agit d'une improvisation de la soliste, à caractère laudatif, satirique ou revendicatif. Tout ce qui ne peut pas être dit dans le langage quotidien s'y trouve dévoilé, la mélodie totalement répétitive révélant clairement qu'ici, c'est le texte qui prime. La verve des femmes se tourne, la plupart du

temps, contre les hommes. Les femmes des îles restent seules tandis que leur mari ou compagnon est en mer ou qu'il part travailler sur le continent africain, au Portugal ou dans d'autres pays européens.

Les critiques portent sur l'alcool qui prend les hommes et les détourne de leur famille. Le *grog*, un rhum très fort, reste relativement bon marché. Les hommes oublient d'envoyer de l'argent. Une fois l'ancre levée, ils effacent leur compagne de leur mémoire. Ils ne reconnaissent que très rarement leurs enfants et souvent battent ou maltraitent leur mère. Sales, négligents, paresseux, ivrognes, brutaux, voilà le portrait des hommes de Santiago tracé dans le *finason*.

Très attendu par les gens du village, le *finason* équivaut à un règlement de comptes en public, suivi d'impunité. Sa fonction consiste à «laver l'esprit». Lorsqu'une femme se fait particulièrement remarquer dans son *finason*, elle peut devenir la nouvelle soliste du groupe ou fonder son propre groupe.

La danse, qui se compose de mouvements très simples, révèle tout à la fois : la joie de vivre et la nostalgie d'une existence plus douce, la souffrance de la solitude et l'absence de l'homme, mais aussi une forte sensualité. La taille et les hanches soulignées par le *pano*, devenues le centre du corps, concentrent la naissance de toutes les vagues ondulantes puis frissonnantes qui se propagent dans les jambes et atteignent les pieds nus posés bien à plat, écartés l'un de l'autre, puis dans les

bras, les épaules, le cou, la tête. Sans jamais frôler la vulgarité ou l'obscénité, la danse doit pourtant rester suggestive et montrer à quel point ces femmes seules éprouvent la nostalgie du corps de l'homme et de ses étreintes. Peut-être le fait de placer la *mandunga* à proximité du pubis et de frapper dessus avec violence provoque-t-il une excitation particulière chez les musiciennes ? Presque tous les mouvements chorégraphiques portent des noms. Ainsi le *torno*, probable héritage du continent africain, caractérisé par des oscillations rythmiques et séparées des fesses.

La danse se pratique la plupart du temps en solo. D'une façon spontanée, souvent au cours du deuxième ou troisième vers d'un chant, une femme se lève et se place au centre du demi-cercle formé par ses compagnes assises. Elle ceint alors son bassin avec le *pano*, en laissant tomber les deux pans sur ses reins pour accentuer l'ampleur de ses mouvements. Lorsque la soliste, inspirée, bondit pour danser, une autre femme assure alors la maîtrise de la partie chantée à sa place. Il arrive que, saisies par le rythme et l'inspiration de la danseuse au centre, plusieurs de ses compagnes se joignent à elle. Elle ferme les yeux, entrouvre les lèvres tandis qu'une expression de béatitude envahit son visage. Les femmes qui suivent l'évolution de sa transformation semblent se réjouir avec elle et redoublent d'énergie pour frapper leur percussion de chiffon. Pourquoi ces percussions de chiffon appe-

lées *mandunga* ? Plusieurs raisons d'ordre différent pourraient être évoquées. La première relèverait sans doute d'un tabou fréquent en Afrique qui interdit aux femmes de frapper un tambour. Chez certains peuples, une femme qui frapperait le tambour le souillerait. La seconde raison toucherait plus à l'économie. Un tambour représente une valeur. Formé de bois et de peau, il ne peut être acquis par de modestes villageois vivant sur des îles presque sans arbre où les bêtes des troupeaux de vaches ou de chèvres, peu nombreux, atteignent pour elles, des sommes inaccessibles.

FRANÇOISE GRÜND

1. Mokeru mufinu

Ivrogne couille-molle

Couille-molle,

Les ivrognes ne sont bons à rien

Même pour faire des enfants.

Arsouille, poivrot, même au lit

T'es un bon à rien.

Quand ils rentrent saouls, les ivrognes

Sont inutiles, même au lit.

Trinquer pour des ivrognes.

Ivrogne !

Tu n'es même pas capable de faire un enfant.

2. N'ta trabu di nha nomi

Je te bannirai de mon existence

Le père de mon enfant

Est un lâche.

Tu fais un enfant

Et tu nies ta paternité ?

C'est pour ça que je te traîne devant le tribunal,

Pour que le juge nous envoie chez le docteur,

Pour que tu ailles reconnaître mon enfant.

Père de mon enfant,

Je vais prendre un avocat

Pour qu'il te raye de ma vie.

Mon enfant est sans père

Mais le juge t'obligera à le reconnaître,

Alors je te bannirai de mon existence.

3. Droga

Drogue

Nous voici réunis.

Tu as l'habitude

De boire du grog.

Tu as le courage

De fumer de la drogue.

Si tu n'avais pas cette habitude

Tu aurais une Toyota.

Tu as le courage de boire du grog,

Tu as l'habitude de fumer de la drogue

Cesse de faire la noce !

Le Sida tue !

4. Pai di nha mininu

Le père de mon enfant

Femmes du Cap-Vert

Vous ignorez le mal dont j'ai souffert.

Le père de mon enfant est parti,

Il a nié sa paternité.

Mais j'irai chez le docteur

Faire des analyses,

Pour trouver le père de mon enfant.

*Jeunes de mon quartier,
Quand vous irez à Cidade Velha,
Ne montez pas dans la Celica,
Ne montez pas dans la Patrol,
Ne roulez pas avec les émigrants
Parce que les émigrants
Qui viennent de loin
Sont le poison du Cap-Vert.
Faut pas monter dans le Hiace 75-Fi,
Faut pas monter dans la Toyota 64-BG,
Parce que le père de mon enfant
Est un poison pour le Cap-Vert.*

5. Jinibeba Pontai Cruz

*Tu prétends ignorer la maison du guérisseur,
C'est pour ça que tu es une femme perdue.
Jinibeba de Chã de Tanki.*

*C'est à cause de la haine et de l'envie
Que tu es une femme perdue.
Tu attendais tout de ta mère,
Tu croyais que c'était une seconde épouse.
Tu es allé l'envoûter chez le féticheur
Pour la brouiller avec son mari.
Mais tu t'es perdue
Pour des histoires de sous.
Tu t'es perdue
Pour l'argent de sa retraite.
Tu t'es perdue.*

6. Nos tudu nu ta mori

*Nous mourrons tous
Oh! l'Ancien
Qui passes ta vie là-haut assis sur la montagne
À enregistrer le nom des gens*

*Pour les envoyer au diable.
Quand le jour arrivera,
Tu m'emmèneras au fond de la mer.
Tu as prononcé ma mort
Mais nous mourrons tous.
Moi, père de cinq enfants,
J'ai abandonné ma maison,
J'ai abandonné ma femme.
J'ai fui la mort,
Je suis parti habiter à Kadjeta.
Mais lorsque la mort est venue me prendre,
J'ai pensé à la vie de mes enfants,
J'ai pensé à la vie de ma mère.
Et j'ai dit à ma mère
De ne pas se faire de soucis
Car nous mourrons tous.*

7. Batuku, tradison di terra

*Batuco, tradition du pays
Qu'est-ce mon fils
Qui te fait pleurer ?
Qui te rend si triste ?
Mère c'est le batuco que je demande,
Parce que le batuco est ce en quoi mon âme croit.*

8. Finason

*Si tu veux savoir si je t'aime,
Donne-moi un coin de ton mouchoir,
Je descends laver le linge à la rivière.
Mon seau sur la tête,
J'ai croisé des types de Picos,
Mes affaires à la main.
Si tu veux me fréquenter,
Donne-moi un coin de ton mouchoir,*

*Je descends laver le linge à la rivière.
Je laverai le pagne de la sirène,
Je le ferai sécher sur le mont Toresma,
Je le reprendrai avant que le froid ne tombe,
Je me coucherai les pieds sur toi,
Je dessinerai ton portrait.
Je me couche et tu viens dans mon rêve.
Je me lève avec la foi en Christ.
Je te demande un rendez-vous
En ce bas-monde.
Je te l'avais dit
Qu'on se rencontrerait un jour
Lorsque je viendrais à Paris.
Lorsque je vois celui que j'aime,
Moi qui ai l'enthousiasme de la jeunesse,
Moi, fille de mon époque,
Moi, que tu veux fréquenter,
Va voir mes parents !
Il me demande qui sont mes parents.
Moi, je suis la fille d'Iva et de Nokero,
Qui demeurent à Kantu Ferrera.
Je m'appelle Maria.
Quel âge as-tu ?
Je ne sais pas, je suis mineure,
Demande à mes parents.
Regardez ! Maria est petite, elle n'a que 23 ans.
Il répond : Maria et moi, nous nous fréquentons,
Faites-moi confiance.
Je t'emmène à Paris,
Tu veux rester avec moi,
Je ferai de toi ma princesse.
Je ne suis pas allée à Tarrafal,
Le jour du marché, je suis allée à Assomada.
Dis-moi ce que tu es allée y faire.*

*Je suis allée avec mon panier,
Au marché d'Assomada.
Je descends à la rivière,
Je vois mon pommier,
Je vois mon champ de manioc,
Je vois mes cannes à sucre.
Je vais à Tarrafal,
Portée par l'enthousiasme de ma jeunesse.
Je frôle les garçons,
Moi, les yeux grands ouverts,
Avec mes seins qui poussent,
Avec mes grosses fesses,
Je suis allé sur les terres de Tarrafal.
Lui avec son chapeau de paille,
Ses pantalons colorés,
Son bâton,
Il me demande ce que je veux.
Je vais à la pêche avec Fumasa.
J'attrape la bika, je la mange,
J'attrape le bassu, je le sens.
Eh ! Le fassola est un bon poisson.
Il me demande qui sont mes parents,
Je suis la fille de Don Pedro,
Celui qui élève des ânes dans sa cour,
Qui mange des patates avec du lait,
Et qui me rappelle ma jeunesse.
Allant voir ma famille,
Je monte sur le rocher,
Je te vois venir à Volta Monti,
Avec sept paniers attachés,
Sept femmes qui te suivent.
Je suis allée voir ce qu'il y avait :
Un demi-litre de beurre,
Trois mesures de maïs.*

*Je suis allée à Tarrafal,
Mon enfant est tombé sur le dos,
Il s'est blessé à la tête,
J'avais pas de voiture,
J'ai sorti mon âne du garage,
Il avait la jambe cassée.
Ton père vit en France,
Il ne t'écrit pas, il ne t'envoie rien.
Que faire ?
Pour aller à Assomada,
Sur quoi vais-je m'appuyer ?
Je t'ai mis au monde, je vais t'élever,
C'est le destin de Dieu.
Moi, à Tarrafal,
Je vois le père de mon enfant,
Je vois ce que je dois faire,
J'oublie mes douleurs,
Car sinon, je meurs desséchée.
Il ne faut pas se rappeler le passé.
Je suis allée à Tarrafal,
Chercher des patates
Pour manger avec mon lait.
J'ai rencontré un ivrogne,
C'est toi le père de mon fils !
Tu m'as poursuivie, tu m'as tentée,
Tu es une couille-molle, tu m'as ruinée.
Je voulais que tu restes,
Mais je ne t'ai pas obligé.
C'est toi qui as voulu sortir avec moi.
Tu ne voulais pas [mais] tu ne m'as pas dit non.
Tu ne voulais pas [mais] tu ne m'as pas repoussée.
Eh garçon, qui sont tes parents ?
T'as pas besoin de savoir !
Ma mère ne sait pas qui je suis.*

*Lorsque je vais à Paris,
Que je descends dans l'aéroport,
Que je vois Mme Gründ,
Que je vois Pedro et Betu,
Que je vois Octavio et Iduino,
Que je vois Santu et China,
Je me sens bien.
Toi qui me l'a donné, tu n'as qu'à me supporter.
Toi qui m'a appelé, tu dois me supporter (bis).
Mon père est en France,
Il ne m'écrit pas, il ne m'envoie rien.
Que faire ?
Je prends le reste de maïs
Qui était dans mon bidon,
Je le mets sur le réchaud,
Je le mange.
Je reprends mon chemin
Vers San Catarina,
Pensant au destin de Dieu.
Je t'ai fait, je vais te nourrir.
Je vois le père de mon fils.
J'en reviens à ce que je disais...
Ma douleur à disparu
J'ai tout oublié
Car on dit que l'amitié fait oublier les offenses.
On ne se rappelle pas le passé.
Je suis allée à Tarrafal,
Les yeux grands ouverts, dans les cailloux,
Criant mon nom.
Que veux-tu ?
Je viens chercher des patates
Pour manger avec le lait.
Lorsque je croise Nokeru,
On dit que c'est toi le père de mon fils.*

Tu m'as poursuivie,
T'es qu'une couille-molle,
Tu m'as ruinée,
Tu es lâche,
Tu m'as abandonnée.
Je voulais que tu restes,
Je ne t'ai pas violé,
Je ne t'ai pas obligé à me prendre,
Tu pouvais dire non.
Comme tu ne m'as pas repoussée,
[Comme] tu ne me faisais pas la grimace,
J'ai pensé que tu voulais bien.
Ma mère ne sait pas
Que je touche le sol de France,
Que je descends à Paris,
Que je vois Madame Gründ,
Que je vois Pedro et Betu,
Que je vois Octavio et Iduino,
Que je vois Santu et China.
Mon cœur a tremblé,
Mes yeux ont pleuré,
Tout est devenu sombre.
Mon cœur était plein d'allégresse,
Là où nous avons posé le pied,
Même s'il pleut,
L'herbe n'osera pas pousser.
Toi qui me l'a donné, tu n'as qu'à me supporter.
Toi qui m'a appelé, tu dois me supporter (bis).

9. Nu manda tchomadu
On a envoyé des gens nous chercher
Higino et Madame Gründ
Ont envoyé des gens nous chercher
Pour participer au festival.

On est allé chercher le maire,
Mais attention Monsieur le maire
Ne perdez pas votre siège !
Higino avec Madame Gründ
Ont tout préparé
Pour les 18 et 19 [mars] seulement,
Pour que l'on vienne nous écouter.
Higino et Madame Gründ
Sont à l'honneur.

10. Dificuidade d'omi

Les difficultés des hommes

Ja ia ia ia ah... Il ne faut pas pleurer sur les dif-
ficultés des hommes.
Ja ia ia ia ah... Je vais à Paris, en France,
Aah Capverdiennes,
Il ne faut pas pleurer...
Ja ia ia ia ah... Je vais à Assomada,
Il ne faut pas pleurer...

11. Pari ku mufinu

J'ai fait un enfant avec un couille-molle
Je ne veux pas que tu reviennes.
Oh, ma ribambelle de marmots !
J'ai accepté ton amour, tu es parti.
Par amitié pour tes parents,
Je ne peux pas te repousser.
Moi, j'ai fait un enfant avec un couille-molle,
Tu as disparu,
Par amitié pour tes parents,
Je ne peux pas te repousser.
J'ai fait un enfant avec un couille-molle,
Tu as disparu, [tu fais] honte à ta famille,
Je ne peux pas te repousser.

[Tu fais] honte à ton fils,
Je ne peux pas te repousser.
Oh ia ia ia, Paris, France,
Je ne peux pas te repousser.
Oh ia ia ia, monter à Achada Grande,
Je ne peux pas te repousser.
Je dois t'héberger.
[Tu fais] honte à ton fils,
Par amitié pour ta famille...

12. Bu tomam nha marido

Tu m'as pris mon mari

Eh toi, garce!

J'ai entendu dire qu'au Cap-Vert

Tu m'as pris mon mari

Et que tu es partie à Tarrafal.

Lorsque j'irai au Cap-Vert

Récupérer mon mari,

Si on se croise, toi et moi,

Ça va barder !

Garce, tu fréquentes mon mari,

Garce, j'ai appris la nouvelle.

Lorsque j'irai au Cap-Vert

Récupérer mon mari,

Si on se croise, toi et moi,

Ça va barder !

Eh garçon ! Attends,

J'ai quelque chose à te dire.

Sans toi, moi je ne peux plus vivre.

Si je viens avec toi,

Si tu m'épouses, on sera bien.

Eh toi, garce!

J'ai entendu dire qu'au Cap-Vert

Tu m'as pris mon mari

Et que tu es partie à Tarrafal.

Lorsque j'irai au Cap-Vert

Récupérer mon mari,

Si on se croise, toi et moi,

Ça va barder !

Si je vais à Paris, en France

Pour récupérer mon mari,

Et qu'on se croise, toi et moi,

Ça va barder !

13. Minina

Fillette

Ah ah ah, fillette, je te caresse.

Ah ah ah, jeune Capverdienne, je te caresse.

Toi, fillette, avec ta bouche,

Avec tes yeux, ton esprit, je te caresse.

Ah ah ah, fillette, je te caresse.

Je caresse tes yeux,

Je caresse ton cou,

Je caresse ton visage,

Je caresse ton ventre,

Je caresse tes bras,

Je caresse tes pieds,

Je caresse ton sexe.

14. Sabida

L'expert a trompé le candide,

Le candide trompera le fou,

Mais avec le fou, il ne faut pas insister,

Car il est résigné.

L'expert trompera le fou,

Mais le fou est résigné ici-bas.

Ah ia ia ia, le fou est résigné.







Cape-Verde

BATUCO FROM SANTIAGO ISLAND

Batucadeiras de Rincon

B*atuque* or *batuco*, in the pronunciation of some villages, is said to come from a West African term, *ba-tuk*, meaning *to strike*. In Cape-Verde, and especially Santiago Island, the *batuco* is performed mostly by women. The *batucadeiras* recorded on this CD during the 7th *Festival de l'Imaginaire* in Paris were encountered in Assomada, after the Saturday market; they come from Rincon, a fishing village on the northwest coast of Santiago Island. The women, fishmongers and proud gossips, sometimes invite one or two men to join their group, either because they appreciate their percussion playing and singing talent, or as a provocation.

Batuco is music making but also a sort of heckling street theatre that can begin on any pretext: a good fishing catch, a good sale of fish, a birthday, the return of a village man from Portugal, a wedding, a funeral or a warm evening when people start raising their voices in the moonlight. In Cape-Verde, a former Portuguese colony, people know how to voice protest, but with a wry nonchalance. Two objects are essential for a *batuco*: the *pano* and the *mandunga*. The *pano*, a strip of cotton dyed indigo and decorated with patterns woven in blue thread, worn around

the hips during the dancing, accentuates certain movements that elicit cheers and applause. The *mandunga* (pillow) is a percussion instrument made of a ball of tightly-bound rags wrapped in a cloth or a plastic bag. The women sit down on chairs, wedge the *mandunga* between their legs, and beat them vigorously with the palms of their hands. They are all dressed in the same way, almost as if in uniform: a dark-coloured skirt, relatively long, but always wide, nimbly raised above the knees, a blouse of pleated white fabric, with flounces or embroidered depending on their meagre resources, and on the head a white cotton scarf. Sometimes glistening earrings throw shiny reflections on their black skin. For centuries now, when they go to church, to the market, or to a *batuco*, they “dress up” to some extent like Portuguese women, who are likewise often wives of fishermen.

There are three inseparable elements in the *batuco*: rhythm, singing and dancing. The rhythm may slow down and become insistent if the piece is being performed for a funeral or for the anniversary of a death. For a wedding or party, the rhythm is lively and joyful. With a signal from one of the

sensuality. The waist and the hips – accentuated by the *pano* – become the centre of the body and give rise to the undulating and quivering waves that spread through the legs to reach the bare feet planted flat on the ground, the legs spread, and then the arms, the shoulders, the neck, the head.

Without ever approaching vulgarity or obscenity, the dancing should remain suggestive and demonstrate how much these lonely women miss men's bodies and their embraces. Perhaps placing the *mandunga* near the pubis and the vigorous beating makes the musicians excited? Almost all of the dance movements have names. For example the *torno*, probably from the African continent, characterised by rhythmic, separated oscillations of the buttocks.

The dancing is usually solo. Spontaneously, often during the second or third line of a song, one woman will stand up and go to the centre of a semi-circle formed by her seated companions. She ties the *pano* around her pelvis, letting the two tails fall over her hips to accentuate the breadth of her movements. When the soloist becomes inspired and leaps up to dance, another woman sings in her place. Sometimes several women join in, drawn by the rhythm and inspired by the dancer in the centre. She closes her eyes and opens her lips slightly as a beatific expression spreads over her face. The women witnessing her transformation seem to rejoice with her and find new ener-

gy for beating their rag percussion instruments.

Why do they use these rag percussion instruments called *mandunga*? Different types of reasons are mentioned. The first is probably related to a common taboo in Africa that forbids women from playing drums. Some people believe that a women's playing would soil the drum. The second reason is economic. Drums cost money. They are made from wood and hide and cannot be easily obtained by poor village women on islands with practically no trees and where the rare cows and goats would be far too expensive for them.

FRANÇOISE GRÜND

1. Mokeru mufinu

Spineless drunks

You spineless

Drunkards are good for nothing

Even for making babies.

Ruffian, boozer, even in bed

You are good for nothing.

When they come home drunk, the drunkards

They are useless, even in bed.

A toast to drunks.

Drunkard!

You can't even make a baby.

2. N'ta trabu di nha nomi

I will banish you from my life

The father of my child

Is a coward.

You have a child

*And you deny that you are the father?
That's why I'll take you to court,
So that the judge will send us to the doctor,
So that you recognise my child.
Father of my child,
I will get a lawyer
So that he gets you out of my life.
My child has no father
But the judge will make you recognise him,
And then I will banish you from my life.*

3. Droga

*Here we are together.
You're in the habit
Of drinking grog.
You have the will
To smoke marijuana.
If you didn't have the habit
You would have a Toyota.
You have the will to drink grog,
You're in the habit of smoking marijuana
Stop sleeping around!
AIDS can kill you!*

4. Pai di nha mininu

*The father of my child
Women of Cape-Verde
You don't know how I've suffered.
The father of my child is gone,
He denied being the father.
But I will go to the doctor
He'll do tests,
To find the father of my child.*

*O young people of my neighbourhood,
When you go to Cidade Velha,
Don't get in the Celica,
Don't get in the Patrol,
Don't drive around with the emigrants
Because the emigrants
From far away
Are poisoning Cape-Verde.
Don't get in the Hiace 75-Fi,
Don't get in the Toyota 64-BG,
Because the father of my child
Is a poison for Cape-Verde.*

5. Jinibeba Pontai Cruz

*You say that you don't know the healer's house,
That's why you are a lost woman.
Jinibeba de Chã de Tanki.
It's because of hate and envy
That you are a lost woman.
You expected everything from your mother,
You thought that she was like a second wife.
You went to the witch doctor to put a spell on her
To set her at odds with her husband.
But you got lost
Over money.
You got lost
For her pension money.
You got lost.*

6. Nos tudu nu ta mori

*We will all die
Oh! Old One
You who spend your life sitting up there on the
mountain*

*Writing down people's names
To send them to the devil.
When the day will come,
You will take me to the bottom of the sea.
You declared me dead
But we will all die.
I, father of five children,
I abandoned my house,
I abandoned my wife.
I fled death,
I left to live in Kadjeta.
But when death came to take me,
I thought about the life of my children,
I thought about the life of my mother.
And I said to my mother
Not to worry
Because we will all die.*

7. Batuku, tradison di terra

Batucu, tradition of the land

*What is it my son
Who is making you cry?
Who is making you so sad?
Mother, I am asking for the batucu,
Because my soul believes in the batucu.*

8. Finason

*If you want to know whether or not I love you,
Give me a corner of your handkerchief,
I go down to wash the laundry at the river.
My bucket on my head,
I met some guys from Picos,
Carrying my stuff.
If you want to go out with me,*

*Give me a corner of your handkerchief,
I go down to wash the laundry at the river.
I will wash the mermaid's skirt,
I will dry it on Mount Toresma,
I will take it back before it gets cold,
I will go to bed with my feet on you,
I will draw your portrait.
I go to bed and you come in my dream.
I get up with faith in Christ.
I ask you for a date
In this world below.*

*I told you
That we would meet one day
When I would come to Paris.
When I see the one whom I love,
I, who have the enthusiasm of youth,
I, a girl of my time,
I, whom you want to go out with,
Go see my parents!
He asks me who my parents are.
I am the daughter of Iva and Nokero,
Who live in Kantu Ferrera.
My name is Maria.
How old are you?
I don't know, I am underage,
Ask my parents.
Look! Maria is small, she is only 23.
He answers: Maria and I, we are going out
together,
Trust me.
I will take you to Paris,
You want to stay with me,
I will make you my princess.
I didn't go to Tarrafal,*

*The day of the market, I went to Assomada.
Tell me what you went to do there.
I went there with my basket,
To the Assomada market.
I go down to the river,
I see my apple tree,
I see my field of manioc,
I see my sugar cane.
I go to Tarrafal,
Borne by the enthusiasm of my youth.
I brush up against the boys,
I, my eyes wide open,
With my breasts growing,
With my big buttocks,
I went to the land of Tarrafal.
Him, with his straw hat,
His coloured pants,
His stick,
He asks me what I want.
I go fishing with Fumasa.
I catch the bika, I eat it,
I catch the bassu, I smell it.
Eh! The fassola is a good fish.
He asks me who my parents are,
I am the daughter of Don Pedro,
Who raises donkeys in his yard,
Who eats potatoes with milk,
And who reminds me of my youth.
Going to see my family,
I climb up on a rock,
I see you coming to Volta Monti,
With seven baskets,
Seven women following you.
I went to see what was going on:*

*Half a litre of butter,
Three measures of maize.
I went to Tarrafal,
My child fell on his back,
He hurt his head,
I didn't have a car,
I got my donkey out of the garage,
He had a broken leg.
Your father lives in France,
He doesn't write to you, he doesn't send you
anything.
What to do?
To go to Assomada,
What can I lean on?
I brought you into the world, I will bring you up,
It is the destiny of God.
I, in Tarrafal,
I see the father of my child,
I see what I have to do,
I forget my pain,
Because if not, I will shrivel up and die.
We must not remember the past.
I went to Tarrafal,
To get potatoes
To eat with my milk.
I met a drunkard,
It's you, the father of my son!
You followed me, you tempted me,
You are spineless, you ruined me.
I wanted you to stay,
But I didn't force you.
It was you that wanted to go out with me.
You didn't want to [but] you didn't say no.
You didn't want to [but] you didn't reject me.*

Boy, where are your parents?
You don't need to know!
My mother doesn't know who I am.
When I go to Paris,
I arrive at the airport,
I see Mrs. Gründ,
I see Pedro and Betu,
I see Octavio and Iduino,
I see Santu and China,
I feel good.
You who gave me him, you can put up with me.
You who call me, you must put up with me
(repeat).
My father is in France,
He doesn't write to me, he sends me nothing.
What to do?
I take the rest of the maize
That was in my can,
I put it on the hot plate,
I eat it.
I start on my way again
To San Catarina,
Thinking about God's destiny.
I made you, I will feed you.
I see the father of my son.
I go back to what I was saying ...
My pain is gone
I have forgotten everything
They say that friendship makes you forget
offences.
We don't remember the past.
I went to Tarrafal,
Eyes wide open, in the pebbles,
Calling my name.

What do you want?
I am coming to get potatoes
To eat with the milk.
When I run into Nokeru,
They say that you are the father of my son.
You chased after me,
You are spineless,
You ruined me,
You are a coward,
You abandoned me.
I wanted you to stay,
I didn't rape you,
I didn't force you to take me,
You could have said no.
As you didn't reject me,
[As] you didn't frown at me,
I thought that you wanted to.
My mother doesn't know
That I am going to France,
That I arrive in Paris,
That I see Mrs. Gründ,
That I see Pedro and Betu,
That I see Octavio and Iduino,
That I see Santu and China.
My heart trembled,
My eyes cried,
Everything became dark.
My heart was full of joy,
There where we set foot,
Even if it rains,
The grass won't dare to grow.
You who gave me him, you can put up with me.
You who call me, you must put up with me
(repeat).

9. Nu manda tchomadu

They sent people to get us

Higino and Mrs. Gründ

Sent people to get us

To take part in the festival.

We went to get the mayor,

Careful Mr. Mayor

Don't lose your place!

Higino with Mrs. Gründ

Prepared everything

For the 18 and 19 of [March] only,

So that they would come listen to us.

Higino and Mrs. Gründ

Are honoured.

10. Dificuidade d'omi

Man troubles

*Ia ia ia ia ah... There's no point in crying about
man troubles.*

*Ia ia ia ia ah... I'm going to Paris, to France,
Aah Cape-Verde women,*

There's no point in crying about man troubles.

*Ia ia ia ia ah... I am going to Assomada,
There's no point in crying about man troubles.*

11. Pari ku mufinu

I had a child with a spineless wimp

I don't want you to come back.

Oh, my bunch of kids!

I accepted your love, you left.

By friendship for your parents,

I can't reject you.

I, I had a child with a spineless wimp,

You disappeared,

By friendship for your parents,

I can't reject you.

I had a child with a spineless wimp,

*You disappeared, [you are a] disgrace to your
family,*

I can't reject you.

[You are a] disgrace to your son,

I can't reject you.

Oh ia ia ia, Paris, France,

I can't reject you.

Oh ia ia ia, to go to Achada Grande,

I can't reject you.

I have to let you stay.

[You are a] disgrace to your son,

By friendship for your family...

12. Bu tomam nha marido

You took my husband from me

You bitch!

I heard that in Cape-Verde

You took my husband from me

And that you went to Tarrafal.

When I go to Cape-Verde

To get back my husband,

If we meet, you and I,

All hell will break loose!

You bitch, you run around with my husband,

You bitch, I heard what's going on.

When I go to Cape-Verde

To get back my husband,

If we meet, you and I,

All hell will break loose!

Oh boy! Wait,

I have something to say to you.

*Without you, I can't go on living.
If I come with you,
If you marry me, we'll be fine.
And you, bitch!
I heard that in Cape-Verde
You took my husband from me
And that you went to Tarrafal.
When I go to Cape-Verde
To get back my husband,
If we meet, you and I,
All hell will break loose!
If I go to Paris, to France
To get back my husband,
And if we meet, you and I,
All hell will break loose!
All hell will break loose!*

13. Minina

Young girl

*Ah ah ah, young girl, I caress you.
Ah ah ah, girl of Cape-Verde, I caress you.
You, young girl, with your mouth,
With your eyes, your spirit, I caress you.
Ah ah ah, young girl, I caress you.
I caress your eyes,
I caress your neck,*

*I caress your face,
I caress your belly,
I caress your arms,
I caress your feet,
I caress your genitals.*

14. Sabida

*The expert tricked the naive man,
The naive man will trick the crazy man,
But with the crazy man, you must not insist,
Because he is resigned.
The expert will trick the crazy man,
But the crazy man is resigned here below.
Ah ia ia ia, the crazy man is resigned.*

Onilda Tavares, soliste/soloist
Maria Semedo Mascarenhas
Alcinda Fidalgo Gonçalves
Ana Maria Moreira Pereira
Domingas Tavares Moreira
Maria da Luz de Horta
Maria de Fatima Lopes Gomes
Maria Tereza Dias Varela
Alfredo Gonçalves
Pedro Gonçalves

CAP-VERT • CAPE-VERDE BATUCO DE L'ÎLE DE SANTIAGO BATUCO FROM SANTIAGO ISLAND

Batucadeiras de Rincon



1. Mokeru mufinu 2'37"
2. N'ta trabu di nha nomi ... 2'11"
3. Droga 3'49"
4. Pai di nha mininu 3'53"
5. Jinibeba Pontai Cruz 4'23"
6. Nos tudu nu ta mori 4'15"
7. Batuku, tradison di terra . 4'08"
8. Finason 8'07"
9. Nu manda tchomadu 4'20"
10. Dificuidade d'omi 5'21"
11. Pari ku mufinu 4'08"
12. Bu tomam nha marido .. 4'26"
13. Minina 3'54"
14. Sabida 3'40"

total 59'12"